Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1898)
Heft: 13

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Le secret du blessé récit militaire
Autor: Sales, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-247898

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 20 mars 1898 | N° 12 | Première année

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS
DU DIMANCHE

POUR
tout avis et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TÉLÉPHONE

LE PAYS, 26me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 26me année, *LE PAYS*

Notre-Dame de la Pierre

(Suite)

Nous déposions la plume, heureux d'avoir pu répondre en écrivant ces lignes à un désir plus d'une fois et aimablement exprimé, quand nous nous sommes souvenu que, cette année même, les révérends Pères de Mariastein célèbrent, le 13 et le 16 mars, le 25e anniversaire de l'élection et de la bénédiction de leur abbé, Mgr Charles Motschi, qui a ceint la mitre et pris en main la crosse abbatiale dans des circonstances où son élévation le signalait d'une façon toute particulière aux haines sans merci et aux entreprises aussi hypocrites que criminelles de la secte. Comme conclusion de ce travail, nous croyons devoir reproduire les vers adressés à cette occasion au vénéré jubilaire, parce qu'ils résument, dans le langage propre à la poésie, cette longue période d'une administration aussi laborieuse et aussi tourmentée que féconde.

A Monseigneur Charles Motschi

révérendissime abbé de Mariastein-Delle

à l'occasion du 25e anniversaire

de son élection et de sa bénédiction abbatiale

13 et 16 mars 1873.

Joie et alarmes.

Triste et doux souvenir que cet anniversaire !
Une famillle en pleurs à qui Dieu rend un Père ;
Les cantiques de deuil changés en chants joyeux ;
La mitre d'or au front d'un pontife pieux ;
Dans la chapelle, au pied de la Vierge bénie,
Tous les cœurs s'épanchant en des flots d'harmo-
[nie ;
Ce long cri répété par les monts d'alentour,
Cet « *Ad multos annos* » fait d'esprit et d'amour.
Mais au dehors la haine et l'âpre convoitise ;
Le feu des passions que l'hérésie attise ;
Trois siècles de bienfaits, poids trop lourd à porter,
Trombe que les méchants sauront faire éclater.
Pour frapper l'innocent comme ils font diligence !
Puisse le sang d'Abel ne pas crier vengence !
Mais je tremble en songeant, malheureux Soleu-
[rois,
Qu'Héliodore, hélas ! a recueilli vos voix [1]).

Expulsion et départ.

Elle accourt, elle accourt, la cohorte perfide ;
Par ses soins, désormais, le monastère est vide ;
Les fils de saint Benoît, à l'heure du départ,
Jettent sur leur église un douloureux regard...
Reverront-ils ces lieux dont ils avaient la garde ?
Sur la colline sainte en vain leur pied s'attarde ;
Il faut prendre en pleurant le chemin de l'exil,
Sans oser demander quand donc finira-t-il ?
Persécuteurs, pourtant, modérez votre joie :
Si des trésors de Dieu vous faites votre proie,
Si vous chassez les siens, sans pitié, presque nus,
Sur un sol étranger, parmi des inconnus,
Ils trouveront des cœurs ouverts à leur détresse,
Des cœurs pleins de respect, de chrétienne ten-
[dresse,
Des mains qui se tendent, des seuils hospitaliers,
Des regards bienveillants semblant dire : Oubliez !

Exil et asile.

Eh ! quoi ? pauvres bannis, oublier la Madone !
Renoncer au retour ! Est-ce que Dieu l'ordonne ?
Non, gardez votre espoir comme on garde un
[trésor,
Comme en la nuit parfois se joue un rayon d'or.
Mais ne suspendez pas l'éternelle louange
Qui doit monter au ciel, arôme sans mélange,
Pour attirer sur vous les bénédictions,
Pour avancer le jour des réparations.
Chantez comme l'oiseau chante sous la charmille :
La terre est au Seigneur, vous êtes sa famille,
Il connaît vos besoins, il a sur vous les yeux,
Il saura vous défendre en tout temps, en tous
[lieux.
Déjà l'impiété, naguère triomphante,
L'iniquité perfide, hypocrite, savante,
Apprend avec stupeur que la tombe a rendu
Ce mort qu'elle devait croire à jamais perdu.

Résurrection.

Au prix de quels efforts il est sorti de terre,
Cet asile sacré, ce nouveau monastère,
Père, nous le savons, et nous savons aussi
Que c'est grâce à vous seul que nous sommes ici.
Vous avez fléchi Dieu par vos saintes prières,
La foi, la charité furent vos ouvrières,
Et voilà qu'un beau jour l'image du passé,
Le vivant souvenir devant nous s'est dressé.
Le Seigneur, il est vrai sachant votre vaillance,
Votre fidélité mâle et sans défaillance,
Dieu, votre espoir suprême et votre unique appui,
Armé de sa douleur, vous visite aujourd'hui.
Pour affermir son œuvre, il demande vos larmes,
Car les pleurs valent mieux que la force des
[armes
A qui veut du combat sortir victorieux
En écrasant Satan, acharné, furieux.

Vœux et espoir.

Nous sera-t-il permis, en ce beau jour de fête,
D'adresser au Seigneur, ô Père, une requête ?
Qu'Il daigne répartir entre tous le fardeau,
Qu'Il conserve longtemps le pasteur au troupeau,
Qu'il rende à vos désirs, c'est bien là ma prière,
Et la sainte Montagne et le vieux sanctuaire,

1) Allusion aux votes du 4 octobre 1874 qui ratifièrent la spolation. Disons toutefois à la décharge des catholiques qu'il fallut au gouvernement l'appoint du district protestant de Bucheggberg pour obtenir la majorité du corps électoral.

Feuilleton du *Pays du dimanche* 8

Le secret du blessé

RÉCIT MILITAIRE

par PIERRE SALES

Tout s'éclaircissait : Firmin s'était pris de querelle avec un camarade qui l'avait renversé, puis frappé du talon de sa botte ; et l'éperon avait pénétré, en se brisant, dans la bosse pariétale.

Déjà soulagé, le blessé ouvrit lentement les yeux ; et, d'une voix si faible qu'on eût dit celle d'un enfant, il murmura :

— Césaire..., Césaire, mon vieux... Où qu' t'es donc, toi ?

— Césaire va bien, lui ! grogna le capitaine en s'avançant, Césaire s'en est tiré...

Et il songeait déjà à éveiller de la jalousie dans l'esprit du blessé ; mais d'un ton doux, résigné, Firmin dit :

— Ah !... Tant mieux... tant mieux...

Et il ferma les yeux, comme épuisé. Du reste, le docteur Derbois intervenait.

— Assez de bavardage pour aujourd'hui.

Et il donnait ses indications à son aide-major, et surtout à sœur Olympe qui valait tous les aide-majors. Petite, ronde, la figure bonne, réjouie, avec une expression un peu masculine. Sœur Olympe avait quarante-cinq ans et soignait les troupiers depuis l'âge de vingt-deux ans ; et elle leur était dévouée au point d'en oublier parfois ses prières. Les soldats disaient d'elle qu'elle était « un bon garçon » et qu'elle n'aurait pas peur d'un régiment. Elle, elle les appelait « ses fils ».

On contait d'elle des choses sublimes, pendant la guerre, des blessés soignés sous la mitraille, un obus qui avait éclaté près d'elle et lui avait cassé la jambe... Elle boitait un peu, mais courait toujours très vite et déployait une extraordinaire activité, surtout lorsque le docteur Derbois lui avait spécialement confié un malade. Et celui-ci lui avait tout de suite inspiré une grande sympathie.

Elle n'avait eu qu'à l'examiner une minute pour deviner :

— Ce doit être un gars de chez nous.

Elle aussi était normande, d'une famille de paysans rapaces qui l'avait incitée à prendre la cornette afin que son frère, qu'on lui préférait, eût tout le « bien ». Elle ne s'en plaignait pas, ayant trouvé le bonheur dans sa vie de bonté.

Oh ! oui, elle allait joliment bien le soigner, ce bel enfant de sa terre, si rudement frappé ; et elle ne perdait pas une des paroles du docteur Derbois : «... pansement phéniqué... laver... laver encore... la plaie suppurerait ; cela provoquerait sans doute l'expulsion d'autres esquilles et d'autres pointes de molette.., s'il y en avait encore aux environs de la plaie... La fièvre était

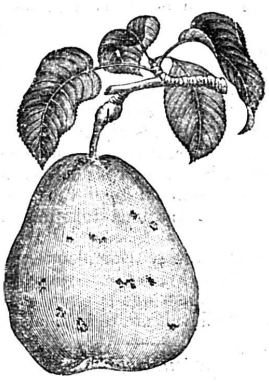
Pour y chanter encor le *Te Deum* joyeux
Qu'on entonne ici-bas, mais qu'on achève aux [cieux.
Dieu permet pour un temps que l'innocent pâtisse,
Mais il faut bien aussi que règne la justice,
Que Julien, vaincu, désespéré, mourant,
Jette au Galiléen l'injure avec son sang.
Il faut qu'aux temps futurs les pages de l'histoire
Disent qui remporta la finale victoire,
Qui, de l'homme ou de Dieu, tient le sceptre en [sa main
Et si le jour passé répond du lendemain.

A. S.

CHRONIQUE HORTICOLE

Les arbres et leurs fruits

(Suite)



Duchesse d'Angoulême

Si ce n'est la meilleure des poires, c'est certainement la plus belle.

Un compotier de *Duchesses d'Angoulême* forme le plus délicieux ornement d'une table, servie à la *française*, au mois de novembre et de décembre.

Volumineuse, souvent énorme, bosselée, ventrue, à peau épaisse, rugueuse, jaune-verdâtre ponctuée de gris-roux, la chair en est blanche, neigeuse, des plus fondantes et très aqueuse. On lui reproche de manquer un peu de goût, mais ce faible défaut est bien compensé par son superbe aspect.

Pour l'avoir de meilleure qualité et surtout très nette, il serait bon, selon nous, de ne la cultiver qu'en espalier, au midi, dans un terrain sec et léger. Ces conditions se trouvent parfaitement réunies par les murs de nos maisons qui sont à cette exposition, et qui dans notre pays ne sont presque jamais fouettés par la pluie. Nous souhaiterions que chacun de nos lecteurs possédât un espalier, au moins un exemplaire de cet arbre précieux.

Cette splendide variété, dont la naissance est enveloppée d'une certaine obscurité, s'appelle *Duchesse d'Angoulême*, pour avoir été dédiée à *Marie Thérèse de France*, fille de l'infortuné Louis XVI, par M. Audusson, pépiniériste à Angers.

Les pomologues publient la lettre suivante reçue par cet habile arboriculteur, en réponse à l'envoi de superbes fruits provenant de cette belle espèce.

« Paris, le 16 octobre 1820.

« Le secrétaire des commandements et Trésorier général de Madame, Duchesse d'Angoulême

« A Monsieur Audusson père.

« Monsieur, Son Altesse Royale Madame, Duchesse d'Angoulême, a reçu le panier de poires que vous lui avez envoyé. C'est avec plaisir que je vous annonce que cette princesse a bien voulu vous accorder l'autorisation que vous lui avez demandée, de donner à cette espèce de poire le nom de Madame la duchesse d'Angoulême.

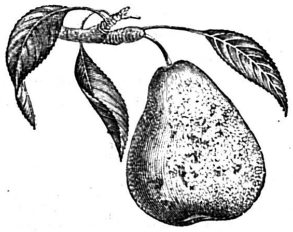
« J'ai l'honneur, etc.

« *Signé :* Th. Charlet. »

« P.-S. — J'ajouterai, Monsieur, que Madame a trouvé vos poires excellentes ».

Il parait que l'Anjou en fait un commerce considérable et en expédierait plus de cent mille kilogrammes par an à Paris.

C'est dire que la fertilité de l'arbre est prodigieuse.



Beurré d'Amanlis

C'est une excellente poire à cultiver dans un verger.

L'arbre à haute tige est très fertile et bien plus vigoureux que celui que l'on rencontre, assez souvent, dans les environs de Porrentruy, et qui produit la poire *Mouille-bouche* ou *verte longue* d'automne, dont nous parlerons tout à l'heure.

Le fruit en est aussi plus gros, jaune, marbré de rouge-brun. La chair en est fine, fondante et très juteuse. Sa maturité a lieu en septembre-octobre.

Cette poire est de première qualité et très recommandable tant au point de vue de sa rusticité, que de son abondante production.

Le beurré d'*Amanlis* est né à Amanlis, petit village près de Rennes, en Bretagne, où le pied-mère, énorme et non greffé, datant de la fin du siècle dernier, existait encore, dans un verger, en 1858.

Mouille-bouche ou Verte-longue d'Automne

Cette poire fort commune dans le pays d'Ajoie et qui mûrit en octobre n'est pas à dédaigner. Les pomologies la classent de qualité *première*.

L'arbre, très fertile, est peu vigoureux. La peau du fruit est *vert-pré*, nuancé de jaune pâle et semé de larges points grisâtres. La chair en est blanche, fine, fondante et sucrée. C'est une des poires les plus anciennes.

Quelques auteurs croient que c'est le même fruit que celui décrit par Pline sous le nom de *Viridiane*.

Elle daterait donc des Romains.

On la trouve déjà décrite dans le catalogue publié par le Lectier, procureur du roi et grand amateur de fruits, vers l'année 1628.

(A suivre). Horticolus.

LE VIEUX LUCELLE

Histoire à faire peur

Ceci se passait en 1400. Messire Albéric d'Asuel venait d'enterrer sa dame, Anne de Montfaucon, et seul avec son fils Jean, et Gothon, la vieille nourrice de son fils, il s'ennuyait à mourir en son féal castel.

Messire Jean ne devrait pas compter parmi la société de son puissant père, car, beau damoiseau de vingt ans, téméraire comme un démon, il n'apparaissait que très rarement au château.

En ce temps-là, Jaulis appartenait aux seigneurs d'Asuel, et, dans l'immense forêt qui couronnait Lucelle, messire Jean s'était fait construire une tour, lui servant de pavillon de chasse, car le jeune seigneur était un enragé chasseur.

Un jour on parla de revenants, dans le hameau tranquille. C'est qu'on avait trouvé, dans les roseaux de l'étang, Claude, la vieille mendiante de Lucelle, assassinée. Qui pouvait s'attaquer à une pauvre vieille mendiante ? Personne, aussi les paysans disaient : « Ce sont les revenants ».

Et les mères cachaient leurs enfants, et le soir, les hommes n'osaient plus sortir !

Quand la rumeur monta jusqu'au château

---

insignifiante ; et, si la fin de la journée n'amenait pas d'augmentation de la température, on pourrait essayer, demain ou après-demain, de le faire parler cinq ou six minutes... »

Ceci était pour donner un peu de satisfaction au capitaine Chenu ; mais le capitaine Chenu, tenant très délicatement le débris de molette entre le pouce et l'index et le portant, à chaque instant, à la hauteur de son œil, souriait avec béatitude. Il n'avait plus besoin de faire parler le blessé, maintenant qu'il possédait une preuve matérielle qui allait lui livrer le coupable aussi sûrement que si Firmin Dubreuil le lui avait eu dénoncé. Et il se livrait même, avec le dédain d'un esprit superieur, à des considérations philosophiques sur la fragilité des destinées d'un individu. Ainsi, le gaillard qui avait frappé Dubreuil, ne se doutait même pas que la molette de son éperon était endommagée, et c'était ce petit rien, gros comme une tête d'épingle, qui allait le faire passer en conseil de guerre ! Quant à lui, capitaine Chenu, il aurait certainement de l'avancement pour l'habileté avec laquelle il aurait conduit cette affaire. Les journaux ne pourraient pas ne pas s'en occuper. Il voyait déjà son portrait dans les publications illustrées, avec une gravure représentant l'éperon, la molette brisée et le fragment retiré de la plaie du blessé.

Il remercia le docteur Derbois, puis se rendit au mess, parce que les devoirs les plus sacrés ne sauraient empêcher un capitaine, même instructeur, de déjeuner. Et il se donna le plaisir de triompher devant ses collègues... Oh ! il ne leur conta pas « le détail de la chose » et il se garda bien de livrer la mystérieuse histoire de la pointe de molette ; mais, ce soir...

— Ce soir, messieurs !...

Il frappait un terrible coup de poing sur la table du mess. On l'entendait bien ! Il leur f...chait sa parole que, ce soir, le coupable coucherait au Cherche-Midi.

Et il recommençait son discours du matin sur « l'exemple indispensable... » sur la nécessité de mette un terme à ces querelles dont, jusqu'à lui, on n'avait jamais connu le fin mot... Mais, cette fois, il faudrait être joliment malin pour échapper au nez du capitaine Chenu.

Il l'avait, en effet, démesurément long ; et c'était à peu près tout son visage que ce nez immense, avec ses petits yeux gris et son énorme moustache jadis noire, aujourd'hui toute mélangée de poils blancs. On le reconnaissait du fond du quartier, dès qu'il approchait de la grille.

Et cet après-midi, cela courut comme une traînée par toutes les chambrées :

— V'là le père Pas-Commode !

Et tous les hommes qui n'avaient pas bien gardé leur raison, la veille, se mirent à trembler, d'autant qu'on vit le capitaine s'arrêter et causer longuement avec l'adjudant ; et ses yeux lançaient des éclairs, et son nez frémissait, et, par moments, il avalait tout un côté de sa moustache. Puis il s'élança, comme à l'assaut, vers les bâtiments, suivi de l'adjudant ; et, une minute après, ils pénétraient brusquement dans la chambrée de Césaire.

(La suite prochainement.)